

Concerts particuliers

Sakifo, c'est "oublier les murs"

La maison d'arrêt de Saint-Pierre et le foyer Albert Barbot à Bois d'Olives ont rendu la musique accessible à tous.

Maison d'arrêt de Saint-Pierre, vendredi 7 juin

Textes et photos : Aude Le Calvé

Aux commandes d'un beau voyage musical, mêlant à la fois hip-hop, jazz, sons africains traditionnels et électro, il y avait le rayonnant Blinky Bill et son équipe. A la maison d'arrêt de Saint-Pierre, ce jour-là, la surveillance était renforcée. Étonnement, accueillir un concert en prison n'est pas un événement exceptionnel. Cela se produit à la fête de la

musique ou à Noël, en présence de M^{rs} Aubry, et des référents de cultes intervenants dans la prison. Le commandant Boucquey, adjoint au chef d'Établissement, explique : "Nombre d'entre eux viennent de milieux sociaux défavorisés. Financièrement et culturellement. La musique et les arts sont considérés par l'administration pénitentiaire comme un outil indispensable pour ouvrir l'esprit sur le

monde et mieux se réinsérer. Les condamnés ne sont pas réductibles à leurs actes et disposent de moyens d'expression. Ce sont des êtres dotés de sensibilité". Pour les détenus, c'est primordial de ne pas décrocher du monde réel. Et d'ajouter : "Un concert, c'est un échange où les valeurs de respect et d'humilité sont partagées, où l'on oublie les différences, où l'esprit est libre. On abat les barrières, on oublie les murs. Que l'on soit artiste ou spectateur".

La culture en prison fait partie d'un projet pédagogique plus global, incluant enseignement civique et citoyen, pratique du débat démocratique, acquisition de compétences et connaissances pour se projeter dans l'avenir, prévention des conduites à risques... Ici, certains détenus sont musiciens. Batterie, percussions, guitares, clavier, micros... Ils n'attendent qu'un professeur extérieur pour s'inscrire à l'atelier.



L'administration pénitentiaire considère l'accès à la culture comme primordiale.



Toutes ses musiques sont basées sur l'énergie positive.

Selon Mélissa Pierrefeu, coordinatrice culturelle des services pénitentiaires d'insertion et de probation (SPIP), "c'est un véritable challenge. Il faut les amener à réfléchir sur le passage à l'acte, les aider à donner du sens à la peine et à prévenir la récidive. Tout cela, en protégeant la société et en les isolant". Tous ces sujets sont abordés par l'expression artistique : photo, peinture, écriture,

chant, danse, lecture, etc., mais de manière non frontale. "Sur l'île, la musique fait partie du quotidien, que les personnes soient enfermées ou non. Elle permet de "s'évader", rappelle-t-elle. La direction des affaires culturelles de l'océan Indien et le SPIP sont partenaires du Sakifo. La directrice de l'antenne Sud du SPIP de La Réunion, Virginie Sauvecanne, con-

clut : « Cette année, la direction a entièrement financé le projet pour les trois établissements pénitentiaires de l'île, à hauteur de 5000 euros. Pour l'édition 2019, l'artiste Blinky Bill a répondu présent. Pour nous, c'est une chance de faire entrer un artiste à renommée internationale dans un centre de détention et permettre à notre public de découvrir d'autres sonorités ».

"La musique est porteuse d'espoir"

Donner un concert en prison était une première pour l'artiste kenyan. Un moment désormais gravé dans les mémoires d'une poignée d'hommes, présents sur scène et dans la cour.

- Blinky Bill, comment avez-vous initialement accueilli ce projet "atypique" ?

- Au début, j'ai été surpris. Mon équipe était partante. Moi, j'étais mitigé sur la suite à donner. J'avais en tête les films Alcatraz et Prison Break. Et puis, sur Netflix, j'ai vu un documentaire extrêmement triste intitulé "When they see us". L'histoire de cinq jeunes accusés à tort d'une agression violente, et inspirée de faits réels. Cela m'a convaincu d'approcher cet univers méconnu et d'y apporter du positif.

- Ce concert est un enrichissement mutuel ?

- Oui, je voulais avoir l'aperçu d'une vie confinée. Je ne sais pas quels sont leurs délits ou leurs fautes, ni pourquoi ils sont privés de liberté. J'ai beaucoup de compassion. Car une fois dehors, les détenus peinent souvent à se réinsérer, faute de travail. Et c'est comme s'ils étaient prisonniers à vie. Je pense qu'ils ont droit à une seconde chance. Partager un moment avec eux me paraissait la chose la plus importante à faire. Pour les faire s'envoler et leur donner espoir.

- Votre démarche est empathique...

- Avant le concert, plus le temps passait, plus je devenais impatient et curieux de cette expérience. Le résultat a été à la hauteur de mes attentes. L'intensité a été incroyable. J'ai été touché par leur sensibilité, comme ils ont touché la mienne. A la fin de la représentation, nous avons parlé autour d'une table. Un



S'il en a l'occasion, Blinky Bill jouera à nouveau en prison.

instant privilégié pour moi, à base de regards, de sourires, de poignées de mains pour certains, et de discussions sur nos origines ou sur nos orientations musicales pour d'autres.

- La raison du succès ?

- J'ai fait le même show que d'habitude. Toutes mes musiques sont basées sur l'énergie positive. Quel que soit le type de public ou le nombre, je souhaite inspirer, faire réfléchir sur la vie, et qu'il s'amuse. Je donne en toute sincérité ce qu'il y a de meilleur en moi, notamment quand je reçois beaucoup.

Un pur partage d'émotions créoles

Foyer Albert-Barbot à Bois d'Olives, jeudi 6 juin

Dans une société parfois génératrice d'exclusions, l'organisation du Sakifo et ses partenaires privilégient les « inclusions » par des actions culturelles. Les personnes âgées et handicapées ou les jeunes ne sont pas oubliés.

Le foyer Albert Barbot a reçu le groupe Rougaiverde : une belle association de la Cap-Verdienne Elida Almeida et du Réunionnais Tiloun. Deux voix portant haut les couleurs de la créolité. Ce lieu, c'est l'occasion de réunir une population intergénérationnelle, en mélangeant 800 élèves de Bois d'Olives et de la Ravine des Cabris avec les résidents de la Fondation Père Favron.

Jean-Louis Carrère, président du Conseil d'administration et Pascal Jacquot, directeur d'Établissement, relèvent la participation de 1 400 spectateurs. Pour eux aujourd'hui, c'est une bataille gagnée et mais aussi un combat quotidien. "Le foyer n'est pas un lieu d'enfermement. Il doit être

ouvert à la cité. Pourquoi ? Pour faire accepter le handicap et la différence, et ses enrichissements pour chacun d'entre nous. Car c'est grâce au regard de l'autre que l'on existe. Le contact, la proximité et les échanges sont les clefs pour acquérir ces modes de pensées : Nous luttons contre le sentiment d'exclusion sociétal, géographique et économique. C'est pourquoi les jeunes du quartier sont naturellement associés à l'événement pour la 4^e année consécutive. La démarche fait écho. La chanteuse Elida Almeida partage ce ressenti : "J'ai visité le foyer. C'est impressionnant ! Il n'y en a pas de semblable au Cap-Vert. Chez nous, les rues sont inadéquates aux personnes handicapées, et peu d'entre elles ont les moyens d'acheter un fauteuil pour se déplacer. J'ai parlé de tout avec ces personnes. Un beau moment d'émotion". L'artiste a assisté à une formation de percussions, animée par des

jeunes : "J'ai reconnu des rythmiques proches de celles des Mandingas, ces ouvriers de Carnaval déguisés et peints à l'huile noire. Quand j'étais sur scène, j'ai vu le regard pur de ces jeunes. Se mouvoir, chanter et danser. Ils ont déçu ma motivation".

La productrice Elodie Da Silva explique l'esprit du label Lusafrika : "Un concert, c'est donner et recevoir. Il ne s'agit pas de faire un aller-retour pour participer à un festival, mais de s'acculturer à une nouvelle population, un territoire, un pays. Sur scène ou devant, il faut rencontrer l'autre pour avoir des étoiles dans les yeux".

Nos artistes laissent leur "empreinte" autant que possible. "Ces expériences sont bénéfiques pour eux. Outre la démarche généreuse, ils gardent ainsi les pieds sur terre et performant, par une confiance accrue et une plus grande ouverture émotionnelle sur scène. Leurs prestations s'en ressentent".



Elida Almeida et Tiloun font se rencontrer le maloya, le funana et le batuque, pour leurs nombreuses similarités.